The background of the cover is a photograph of a snowy, mountainous landscape under a dark sky. A vibrant green aurora borealis (Northern Lights) is visible, swirling across the upper portion of the sky. The overall mood is mysterious and atmospheric.

LA NUIT

FRÉDÉRIC JACCAUD

série noire
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créee par Marcel Duhamel

FRÉDÉRIC JACCAUD

La nuit

nrf

GALLIMARD

Cette œuvre a été écrite avec le soutien de la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia.

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Prologue

Le hacker relut son texte.

« De par sa position excentrique, Tromso jouit d'un certain prestige car, depuis un siècle, elle porte le titre pompeux d'agglomération insulaire la plus au nord du monde ; en exceptant les rares villages dévastés par le froid et l'alcool, les goulags, les laboratoires scientifiques et quelques légendes.

Global Position — sur la frange de la Terre, aux portes du cercle Arctique, un lieu antique, infernal en quelque sorte.

Trois mois par an, le soleil flotte dans le ciel, immuable, de jour comme de nuit ; le reste du temps, la ville est plongée dans un abîme nocturne, condamnée à observer le scintillement de l'astre solaire sur l'horizon. Elle attend dans le froid son retour prochain, neuf mois plus tard. La pâleur des habitants de Tromso n'a d'égal que leur lassitude — un défaitisme hérité de leurs ancêtres, attendant sans aucune révolte la fin de la nuit, et, pour les plus vieux, la lente conclusion d'une vie hibernée. »

Le jeune homme se pencha contre son écran ; les mains levées au-dessus du clavier, il voulut modifier la tournure d'une phrase, mais abandonna aussitôt.

« À l'est, un pont construit après la Seconde Guerre mondiale rattache l'île de Tromso au continent. L'autoroute s'engouffre dans un tunnel sous-marin. Ces deux uniques axes de béton, l'un aérien, l'autre souterrain,

l'ancrent au monde réel comme deux griffes désespérées et l'empêchent, disent les plus jeunes qui économisent pour partir s'établir ailleurs, de dériver dans le royaume des glaces — parce que cette terre, noyée de nuit, compose la préface d'un univers de gel, de désolation, d'où la joie est absente.

Les axes routiers ne parviennent pas à joindre véritablement deux univers séparés par un bras de mer large de un kilomètre, si bien que la ville, dans une tentative risible d'annexion, déborde sur le continent, gangrenant la côte d'immeubles, de bureaux et de centres commerciaux, d'hôtels, de parcs d'attraction, d'entrepôts. L'autoroute E8, qui prend sa source au fin fond du continent, vient mourir abruptement — après avoir traversé des milliers de kilomètres de forêts, de plaines dévastées, longé la mer — en face des bâtiments en briques rouges de l'université. Quelques milliers d'étudiants s'agrègent chaque année sur le campus pour parfaire leurs connaissances sur l'environnement polaire, l'océanographie ou l'histoire de peuplades aujourd'hui disparues pour s'être entêtées à vivre dans une région hostile à l'homme. »

Dans sa cage en verre, le lézard s'agita. Son corps fut pris d'un violent spasme. L'homme quitta l'écran des yeux et observa son animal de compagnie. Il lui dit — Calme-toi. Il est bientôt l'heure — je te donnerai de quoi manger. Il se replongea ensuite dans sa lecture.

« L'édification de l'aéroport sur la côte ouest de l'île date de la fin des années 1960. Il déverse chaque année sur la ville des millions de voyageurs qui encouragent les projets d'extension urbaine ; un déploiement anarchique et forcené de quartiers métastatiques, qui tombent en ruine quelques dizaines d'années plus tard.

La ville n'a pas connu de plus grande expansion depuis la fin du XIX^e siècle, lorsque les expéditions polaires composées d'une noblesse européenne en mal de reconnaissance s'arrêtaient sur l'île, buvant et riant beaucoup, comme par un jour sans lendemain, avant de s'élancer dans le Grand Nord, s'enfoncer dans l'inconnu, et peut-être ne pas revenir.

Aujourd'hui, des hordes de touristes déferlent sur l'île dans un paroxysme flamboyant. Tromso trouve ses principales ressources dans ce

commerce du voyage et du dépaysement, finançant ainsi ses écoles, son centre culturel, une partie des équipements de l'hôpital universitaire — notamment un appareillage permettant de pratiquer des opérations chirurgicales par satellite —, son institut supérieur de la pêche, ses parcs, un musée d'Art contemporain. Pourtant, ce n'est pas la proximité des montagnes et de la mer, ni les expéditions dans la blancheur virginale du Nord en motoneige ou en traîneau, ni même la poésie des aurores boréales qui attirent en masse les étrangers, mais les nuits froides et infinies compensées par la chaleur poisseuse de certains quartiers dédiés à l'amusement et aux putes qui, depuis la nouvelle législation en vigueur à Amsterdam devenue prude et ennuyeuse, s'emplissent d'une faune bigarrée errant dans des rues sillonnées de boîtes, de saunas et autres lieux de massage, des hôtels, du plus chic au plus miteux, des petites cours et des parcs pour le trafic, des sex-shops illuminés de néons rouges, des bars avec leurs happy hour, leurs titty-dancer, où vacanciers et étudiants tentent de s'oublier. »

Le hacker marqua une nouvelle pause. Il vérifia la validité des hyperliens intégrés dans le texte. Ensuite, il passa en revue les images qu'il avait sélectionnées pour agrémenter le dossier Tromso. Le traitement numérique apporté aux photographies du Red Light District l'égayait. Il se demanda si le texte était à la hauteur de son ambition.

« Les habitants de Tromso — dont les rudes ascendants avaient tenté de conquérir l'Écosse, l'Irlande et l'est de l'Angleterre dans une fureur glaciale et inexorable — subissent l'anesthésie du confort moderne. On ne parle plus de razzier, de piller, de porter la guerre au loin, parce qu'on a déjà atteint ce Walhalla où d'autres trinquent avec des dieux qui n'en sont pas, couchent avec des vierges qui ne le sont plus, et qu'on subira bientôt le Ragnarök.

La nuit permanente ankylose les corps et les esprits. Froids et déprimés comme le climat, les gens ne sortent plus guère de chez eux ; ils restent calfeutrés dans leur appartement, avec pour compagnie une femme, des enfants, un chat ou un chien, parfois un serpent, un écran de télévision, une connexion Internet. L'emploi abusif des mythes ne parvient pas à

régénérer ce peu de dignité hérité d'ancêtres barbus — non pas ces lourdauds décrits par la littérature moderne, ni même ces poètes berserks rêvés par quelques écrivains en mal de sensations lyriques —, mais simplement des hommes contraints de survivre dans une nature hostile.

Pour les ultimes curieux, enfin, Tromso offre un aperçu tragique de ce qui pourrit la pan-civilisation humaine sur le déclin. Car cette ville du Nord ressemble à toutes les villes du monde. Elle en incarne le prototype ultime. Tromso démontre l'aberration même d'une culture cosmopolite qui se façonne sous l'influence des médias, des modes, du cinéma, du bon goût des nantis et de la haine pure et simple du passé.

Ce formatage vulgaire la rend odieuse, triste et laide ; représentative, en fin de compte. »

Il suffisait d'un clic ; et le jeune homme publierait son article simultanément sur le site de la ville, sur diverses encyclopédies virtuelles et, par contamination, sur toutes les pages Internet se référant directement aux sources officielles.

Le hacker hésita. Tout cela manquait de finesse.

Il effaça la totalité de son projet.

SAMEDI
(Didascalies)

Souvenir 1

Le couloir principal de l'hôpital éblouissait par sa blancheur. L'heure tardive expliquait peut-être la rareté du personnel et l'absence de patients. Deux infirmières discutaient près des portes d'ascenseurs, l'une, appuyée contre le mur, s'entortillait les cheveux en chignon autour d'un crayon, l'autre faisait aller et venir son pied dans un sabot disgracieux en cuir crème.

Quelques mètres avant le comptoir d'accueil, il se plia en deux. Sa course l'avait essoufflé ; l'air aseptisé qui s'engouffrait à présent jusqu'au bout de ses poumons appuyait douloureusement contre sa cage thoracique. Il voulut se redresser pour mieux respirer, mais l'ampleur du lieu l'oppressait. À demi courbé, il se dirigea jusqu'à la réception. L'infirmière de garde qui se cachait derrière un magazine ne l'entendit pas. Il en profita pour se pencher au-dessus du comptoir et épia le registre. Le bruit d'un froissement sec lui fit relever la tête. Un visage hargneux, mais féminin, lui demanda avec méfiance s'il cherchait quelqu'un. Il donna le nom de sa compagne — Selva Hansen. On le somma de donner le sien — lui, c'était Strøm. Il se mordit la lèvre inférieure. On ne le laisserait jamais entrer dans la salle d'accouchement.

Pourtant, ce qu'elle portait au fond de son ventre, cet être palpitant, en attente de devenir, était en partie issu de lui.

L'infirmière parcourut du bout du doigt le registre ; elle s'arrêta au bas de la page et fronça le nez. Elle tapota sur le clavier de son ordinateur sans mot dire. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi, dans un silence entrecoupé par les chuchotements des infirmières qui attendaient près des ascenseurs. Elles haussèrent le ton au passage de l'une des leurs qui traversait le hall, une doudoune jetée sur les épaules. Il s'impatienta — Alors ? La femme qui lui faisait face ne répondit rien. Comme il allait répéter sa question, l'infirmière le coupa en objectant qu'elle ne trouvait rien, ni dans le registre ni dans l'ordinateur. Il se défendit en rétorquant qu'elle était pourtant inscrite ici et qu'il savait qu'elle allait accoucher ce soir — le travail avait peut-être déjà commencé. L'infirmière appuya son dos contre le dossier de sa chaise. Le registre fut refermé d'un coup et claqua — Je le sais bien, monsieur, mais je ne trouve rien à votre sujet ; et le dénommé Strøm comprit et tenta aussitôt de se défendre, entre gêne et énervement ; parce qu'ils ne portaient pas le même nom, lui et sa compagne, vous comprenez ; et, ces derniers jours, ils étaient en froid, à cause d'une histoire ridicule, mais maintenant, maintenant que le bébé arrivait, tout était différent, n'est-ce pas ?

Sa franchise ne convainquit pas l'infirmière qui affermit sa position en croisant les bras. Il regarda autour de lui comme s'il espérait trouver une aide extérieure dans cet endroit où il n'avait jamais mis les pieds. On avait accroché contre les murs de béton de grandes toiles bleutées parcourues de raies vertes dans le sens de la hauteur.

L'infirmière se redressa — Écoutez, monsieur, je ne vous ai jamais vu — —

Mais, moi non plus, je ne vous ai jamais vue, alors — —

L'individu s'interrompit. Les lèvres blanches mais féminines — un reste de rouge à lèvres rose pâle teintait encore les commissures décharnées — s'entrouvrirent sans rien prononcer. Le bluff n'avait pas eu l'effet escompté ; la femme empoigna un magazine caché sous le comptoir et le dressa entre elle et Strøm.

Les toiles bleu marine et le plafond en surplomb à plus de huit mètres de haut le plongèrent dans un liquide sournois qui submergeait ses poumons avec lenteur.

L'une des infirmières qui se tenaient près des ascenseurs s'approcha de lui. Elle évoluait avec aisance dans son milieu naturel, traînant les pieds sans bruit, à la manière de quelqu'un qui flotte à quelques centimètres au-dessus du sol, les bras se balançant de chaque côté du corps comme des nageoires. Il entendit — Passez dans une salle d'attente.

Je ne suis pas malade.

Je sais, monsieur, mais si j'ai des nouvelles de la mère et de l'enfant — je viendrai vous voir.

Elle le guida jusque dans une pièce peinte en vert — Ne vous inquiétez pas.

Le personnel des hôpitaux trouve toujours des mots rassurants.

Une vieille femme emmitouflée dans une grande laine informe somnolait. Il observa le renflement de chair qui dépassait de l'amas laineux, cette peau d'un brun écorce que l'on identifiait en tant que visage à cause de la bouche ouverte, bée, d'où s'extirpaient des sons caverneux glissant entre les gencives nues, mais dures comme de la pierre.

Il s'assit sur une chaise en plastique appuyée contre le mur, posa la tête entre ses mains et se massa les tempes. L'attente débuta dans les ronflements de la vieille.

Cette image ; le fœtus mort recroquevillé dans le ventre nourricier, ballotté par les contractions, un petit cadavre sec comme une bûche de bois, la tête fichée entre les jambes tremblantes et ne voir que cette absence de vie dans le regard vide du nourrisson, noir, des petits raisins secs au centre d'un crâne en forme de triangle, tout en os et en cuir, une poupée vaudou miniature ou un être tout entier réduit par les Jivaros, que l'on extirpe de la gangue maternelle, cette cathédrale ravagée qui pousse vers l'extérieur l'absence avant même d'exister, et le ventre rond, ce sarcophage de chair, se distend, expulse la coquille

dure et sèche de l'enfant, une petite chose aux bras repliés sur son torse, aux mains ratatinées sur un objet que l'on tente de lui arracher ; on lui casse les doigts, le bruit d'une noisette brisée résonne dans la salle, et on lui retire le caillou rond et rugueux qu'il tenait contre lui de toutes ses forces, le diamant perversi devenu kyste, tumeur ou cancer ; et l'image encore, encore plus insoutenable, intolérable, de cette statue de bois dont les cellules mortes continuent malgré tout de fonctionner dans le petit cercueil en terre ; les ongles et les cheveux qui poussent, seuls témoignages du vivant pour cet être que l'on aurait voulu aimer, mais qui n'a pas eu le temps d'exister — des images qui ne pouvaient être effacées qu'à coups d'alcool abrasif pour les neurones.

Sans jamais quitter l'horloge murale des yeux, il tripotait le paquet de cigarettes. Parfois, il extirpait une tige de tabac, se dirigeait vers la porte, puis, se ravisant, retournait s'asseoir.

La porte s'ouvrit enfin. L'infirmière amphibie apparut la première, suivie d'une cohorte habillée de bleu, de blanc et de vert. Ils affichaient tous, hommes et femmes, le même visage grave. À l'exception du médecin chef, ils restèrent muets et immobiles.

On venait lui annoncer une terrible nouvelle. Ils avaient l'air embarrassés ; tristes aussi. Ils s'étaient souvenus de sa présence. À présent, il n'était plus suspect, même s'ils ne portaient pas le même nom — Vous m'entendez, nous parlons de votre compagne et de votre enfant, monsieur Strøm.

On voulait se décharger au plus vite de ce trop-plein de tragédie. Chaque jour, les médecins feignaient leur incapacité à dompter le hasard. C'était une question de survie qui relevait du mauvais goût pour ceux qui les entendaient se justifier.

Nous avons tout tenté.

Le médecin chef se tut, peut-être parce qu'il s'attendait à ce que l'individu pose des questions ou se mette à pleurer. Mais il n'allait pas les questionner, ni fondre en larmes. Il attendait, sourd et apathique. Les mots choisis, les discours préfabriqués, répétés, amé-

liorés, presque parfaits au regard des phrases hésitantes et humaines prononcées pendant l'internat, déployaient toute leur puissance inutile ; ils justifiaient, excusaient, essayaient de soulager la culpabilité des médecins en même temps que la peine du nouvel endeuillé.

Veillez accepter toutes nos condoléances.

Mais l'homme n'entendait rien ; il n'avait pas besoin d'écouter leurs paroles car il suffisait de lire sur leurs visages ; les yeux, les plis du front, les cernes, les tempes bleuies, la bouche tordue ne mentaient pas — la douleur s'y était agrippée — et même s'ils tentaient d'en atténuer ses effets par la rhétorique — le mot employé comme un sédatif — les médecins n'arrivaient pas à endiguer la souffrance générée par leur discours ; ils racontèrent l'hémorragie interne, l'arrêt cardiaque, l'absence d'oxygène, retracèrent leurs efforts en salle d'opération, firent partager la peine de toutes ces personnes qui travaillent au quotidien pour sauver des vies, matérialisèrent la douleur pour mieux la partager, la voir physiquement, comme une tumeur noire que l'on pourrait arracher ; mais, en fin de compte, les phrases ne parvenaient qu'à décrire précisément ce qu'on ne pouvait admettre.

L'homme avait hoché la tête sans rien dire, sans pleurer, dans une attitude qui parut illustrer la fatalité même. Son calme soulagea les professionnels.

Ils étaient morts tous les deux, pendant cette nuit éternelle et glaçante, pendant l'ultime contraction, dans cet instant grandiose qui doit apporter la vie, eux s'étaient éteints ; celle qu'il n'avait que trop connue, et celui qu'il ne connaîtrait jamais.

La ballade de John Playne 1

Tu vas encore travailler toute la nuit ?
Perdu dans les images du passé, Karl Strøm sursauta.
Il fait toujours nuit ici. Quelle différence ça fait ?

Lucie se redressa en s'appuyant sur les coudes. Elle colla son dos contre le mur. Un bout de l'édredon rejeté au fond du lit s'était emmêlé autour de l'un de ses pieds. Karl — le regard fixé vers le fond de la chambre — tâta de la main la table de nuit à la recherche du paquet de cigarettes. Maintenant que l'avidité de leurs corps était apaisée, l'odeur de transpiration agaçait leurs sens. Lucie souleva son bras et renifla. Ses pieds se débattirent dans le labyrinthe de tissu façonné par l'édredon. Lorsqu'elle fut libérée, elle observa le profil de Karl, impassible. La jeune femme le contempla plusieurs minutes, silencieuse, attendant un signe qui ne viendrait jamais ; il ne la regardait pas. Elle frissonna ; la sueur commençait à refroidir sur son corps nu.

Lucie se leva et entra dans la petite salle de bains attenante à la chambre. Sa silhouette se découpa rapidement dans le chambranle ; comme une esquisse, des lignes, des courbes, le tracé net de ses cheveux caressant le sommet de ses fesses ; ses talons jeunes et roses paraissaient flotter dans les airs parce qu'elle marchait sur la pointe des pieds, poussant la coquetterie jusqu'à enfiler des chaussures à talons invisibles.

Derrière le lit, de l'autre côté de la paroi, quelqu'un sifflait pour faire cesser les ronflements grotesques de son partenaire.

Lucie avait façonné une boule imparfaite au moyen de plusieurs feuilles de papier hygiénique. On aurait dit une jeune mariée malheureuse, poussée à l'acte par un événement inattendu et encore indécidable de l'extérieur. Elle agita devant elle le bouquet de feuilles molletonnées. Le néon de l'armoire à pharmacie accrochée au-dessus du lavabo projetait des ombres bleues sous ses formes légères. Karl alluma une cigarette. Lucie hocha la tête. Elle détestait l'haleine des fumeurs — On a l'impression d'embrasser un cendrier ! mais Karl lui répondait chaque fois qu'elle devait s'habituer à cette odeur, parce que c'était un avant-goût d'urne funéraire.

Il souffla un épais nuage de fumée qui se mêla mollement à l'atmosphère déjà saturée.

Dans la salle de bains, la mariée factice essuya son entrejambe avec le bouquet. Des petits morceaux de papier se collèrent sur l'intérieur de ses cuisses. Lucie fit glisser ses pieds sur le carrelage. Les jambes écartées, elle se courba en avant et découvrit la constellation blanche — un mélange de sucs et de petits bouts de papier — qui grêlait à présent son entrejambe. Elle voulut les cueillir un à un, du bout de ses ongles — qu'elle avait enduits, deux jours auparavant, d'un vernis noir ; une manière de proclamer sa révolte, de la symboliser dans l'esthétique féminin, ou quelque chose comme ça, disait-elle —, mais elle perdit rapidement patience.

Merde ! J'ai pas à me justifier.

Karl déposa le cylindre de cendre dans le cendrier en plastique renversé à côté du lit. Du fond de la salle de bains, Lucie lança une question. Il tendit l'oreille mais ne put surprendre que le dégoulement saccadé de l'eau, les onomatopées humides provoquées par les pieds de sa maîtresse dans le bac de la douche.

La fenêtre de la chambre était obstruée par des stores vénitiens aux lames tordues par le temps et les intempéries. À travers les interstices irréguliers, Karl observait la lueur jaunâtre des lampadaires. Il contempla les marbrures ainsi créées sur la moquette en balançant son torse d'avant en arrière de manière à accompagner le rythme irrégulier du bruit de la douche vaginale de Lucie. De la sueur mêlée à quelques gouttes de semence dégouлина dans le pli de son aine. Il écarta sa jambe pour permettre au liquide de s'écouler rapidement sur le drap.

Le corps de Lucie s'imprima à nouveau en négatif au centre du cadre de la porte. Elle avait attaché un linge autour de sa taille, laissant sa poitrine nue. Elle demanda — Tu m'aimes ? Il écrasa son mégot avant de lui répondre — Bien sûr. Elle lui sourit, puis, une main sur la bouche, lui envoya un baiser. Karl attrapa une nouvelle cigarette qu'il alluma aussitôt, toussa un peu, et tira une grande bouffée qu'il recracha en direction du baiser voletant.

Espèce de connard ! elle claqua la porte.

Karl ne savait pas si la colère de Lucie était véritable ou simulée.

La jeune femme s'habilla rapidement. Ses bagues griffèrent la porcelaine du lavabo. Ensuite, elle ouvrit la cuvette dont l'abattant expulsa un son creux en tapant contre le carrelage du mur. En faisant le vide dans sa tête, Karl surprit le murmure d'un filet d'urine clapotant dans le fond des W-C. Dehors, une voiture klaxonna dans un sifflement de pneus.

Lucie chantonnait à présent. Karl s'étonna de sourire ; cette fille scandait toujours des airs infantiles en se recoiffant. Ses sentiments oscillaient comme une aiguille de boussole dans un champ magnétique fluctuant, passaient sans transition des certitudes agressives aux étonnements naïfs. Ils n'avaient fait l'amour que quatre ou cinq fois, lorsqu'elle lui confia la consternation qu'elle avait ressentie après son premier rapport sexuel parce que rien, ni dans les films ni dans les livres, ne l'avait préparée au dégoûtement postcoïtal — Je voyais ça plus romantique. Et Karl sourit encore une fois en repensant à la stupéfaction de Lucie, à cette expression scandaleuse que les lèvres tordues avaient composées sur son visage — Tu n'es pas aussi candide que tu veux me le faire croire, non ? lui avait-il rétorqué ; mais sa question, qui ressemblait à de la taquinerie, s'adressait à lui-même, matérialisait ses propres regrets, comme un constat, un rapport d'autopsie.

Plus rien ne le transfigurerait.

Pour se venger, il se lamentait. Et lorsqu'il se plaignait, qu'il fût sobre ou ivre, Karl enténébrait tout ce qu'il avait vécu, les gens qu'il avait connus et ceux qu'il connaissait encore, il insultait les femmes qui avaient partagé ses nuits et celles qui suivraient. Lucie lui reprochait de composer un monde sur les clichés d'un polar miteux, de dénigrer les choses simples, de salir les plus beaux instants — Ce sont les seuls bouquins qui ne mentent pas ! la coupait-il. Et Lucie criait que ce n'était pas vrai, qu'il aimait souffrir, qu'il aimait se faire souffrir et n'était bon qu'à faire souffrir les autres. Alors Karl se mettait à pleurer et Lucie le consolait.

Dans la rue, le trafic des voitures ne diminuait pas, saturant l'extérieur d'un bourdonnement régulier qui escaladait les immeubles. Karl eut envie d'ouvrir la fenêtre et de respirer un grand coup. Il ignorerait le goût âcre des carbones humains et mécaniques. Il s'extirperait quelques secondes pour se donner l'impression de s'évader, de s'échapper de la chape de béton environnante, et grimacerait au ciel — à la condition que la pollution atmosphérique soit dissipée.

Il ne fit rien.

L'extérieur n'existait pas, on était toujours enveloppé de murs.

C'est des conneries tout ça ; Lucie, que la colère et une queue-de-cheval rendaient encore plus belle, se dirigea vers le lit.

De quoi tu parles ? Karl peinait à s'extirper des brumes endorphines.

Je te demande si tu vas travailler toute la nuit et tu me réponds qu'il fait toujours nuit ici. C'est des conneries.

Karl déplia son corps, sortit du lit — l'un de ses genoux craqua — et entreprit de s'habiller avec les vêtements froissés qui traînaient sur le sol.

C'est un fait, pourtant.

Son caleçon s'entortilla autour de sa cheville. Il se débattit rageusement avant d'empoigner son pantalon.

Elle va durer combien de temps, ta tournée ? Toute la nuit, c'est ça. Tu comptes rentrer pour la fin janvier, peut-être ?

Comme il connaissait par avance l'issue de leur discussion, Karl ne répondit pas. Il pénétra dans la salle de bains, fit couler de l'eau, s'aspergea le visage ; de grosses gouttes roulèrent entre les plis de son cou. La porte d'entrée claqua.

Maze et Dix 1

Maze et Dix suivaient l'autobus depuis quarante-cinq minutes. La traque s'éternisait inutilement ; les deux hommes s'ennuyaient.

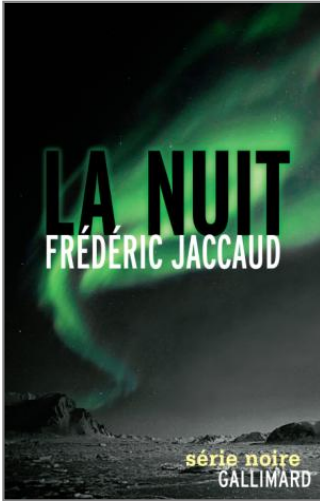
Maze, qui conduisait, se plaignait d'avoir été assigné à une mission pour débutant — Suivre un bus, on peut pas appeler ça une chasse ; énervement qu'il tentait de transférer sur son coéquipier. Celui-ci lui fit remarquer qu'il n'était pas si facile de suivre un véhicule qui avait sa propre voie — Prends garde, anticipe ; parce qu'il fallait faire preuve d'habileté pour tenir la distance, le précéder et observer les brusques changements de direction que leur voiture ne pouvait opérer, épier les hommes qui descendaient aux arrêts, éviter de se faire distancer sur les grands boulevards où la voie réservée permettait au bus de prendre de l'avance. Dix ne voulait pas l'admettre — il ne donnait jamais raison à Maze —, mais cette mission commençait à l'agacer, lui aussi.

Dans le bus, l'homme qu'il pourchassait avait discuté avec un inconnu qui descendit seul à l'arrêt suivant. Après quelques échanges cordiaux — la tronche gargantuesque de Maze et les grimaces lubriques de Dix, peut-être le doigt pointé vers la crosse d'un revolver dépassant du veston, suffirent à faire parler l'individu — Mais ce type, je le connais pas ; jura-t-il.

Quelques arrêts plus tard, le traqué s'était extirpé du bus pour entrer dans un restaurant végétarien. Il y dégusta une salade de feuilles de chêne, accompagnée de tomates en rondelles, d'un peu de basilic, le tout arrosé d'un filet d'huile d'olive.

L'estomac de Maze, qui observait avec une paire de jumelles, gronda de dépit — Un mec qui bouffe pas de viande, c'est pas un vrai mec ; et Dix lui conseilla, avec son sourire d'homme vicieux, d'arrêter de s'agiter comme ça, il allait faire foirer leur surveillance ; mais Maze refusa de se calmer. Il ne voyait pas qui pouvait les repérer dans ce quartier de péquenots qui broutaient de l'herbe ; alors la voix de Dix, sans augmenter de volume, se percha très haut, persifla qu'il était gros comme une baleine et qu'une baleine qui s'agite dans une voiture avec une paire de jumelles, n'importe quel péquenot la repère. Dix empêcha l'obèse de rétorquer en levant une main — La Direction nous a demandé de surveiller cette petite fouine ; alors on sur-

Stefán Máni, *Noir Karma*
Marek Krajewski, *La mort à Breslau*
Eoin Colfer, *Prise directe*
Caryl Férey, *Mapuche*
Alix Deniger, *I cursini*
Ævar Örn Jósepsson, *Les anges noirs*
Ken Bruen, *Munitions*
S.G. Browne, *Heureux veinard*
Marek Krajewski, *La forteresse de Breslau*
Ingrid Astier, *Angle mort*
Frank Bill, *Chiennes de vies*
Nick Stone, *Cuba Libre*
Elsa Marpeau, *L'expatriée*
Frédéric Jaccaud, *La nuit*
Noah Hawley, *Le bon père*



La nuit

Frédéric Jaccaud

Cette édition électronique du livre
La nuit de Frédéric Jaccaud
a été réalisée le 08 mars 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139859 - Numéro d'édition : 248894).

Code Sodis : N54466 - ISBN : 9782072482816
Numéro d'édition : 248896.